

JACQUELINE BEAJEU-GARNIER

**LA GEOGRAPHIE URBAINE FRANCAISE
AU COURS DES 50 DERNIERES ANNEES.**

Depuis l'époque d'avant la seconde guerre mondiale, la géographie urbaine a connu un puissant développement dans plusieurs pays et englobe, chaque jour, de nouveaux aspects. Parmi les pays qui ont participé à ce mouvement, la France tient une bonne place. Mais il ressort des bibliographies de livres écrits par les géographes anglo-saxons que ces travaux — en raison sans doute de la différence de langage — sont pratiquement ignorés, excepté pour deux ou trois d'entre eux. Ce papier n'a pas d'autre ambition que d'offrir un panorama de l'évolution de la géographie urbaine en France depuis une cinquantaine d'années.

I. NAISSANCE ET EVOLUTION

Les débuts de la géographie urbaine:

Les études de géographie urbaine ont réellement commencé dans les années 50. Avant cette époque, on ne peut guère citer que deux travaux généraux importants: «La Géographie des Villes» (1936) par Pierre Lavedan qui était un historien urbaniste, et «Les Villes» (1948) par Georges Chabot. En dehors de cela, il y avait des publications nombreuses de livres ou d'articles dans les revues à propos de telle ou

telle caractéristique spatiale (habitat, site, plan, fonction...) ou à propos d'une cité en particulier. La tendance était de faire des monographies descriptives. Et dans les principales publications de la période d'avant guerre, on trouve toujours une partie ou, tout au moins, un chapitre sur «les villes». Il en était ainsi aussi bien dans les thèses de géographie régionale — qui ont établi la réputation de la géographie française, au cours des années 20 et 30 —, que dans les volumes de la «Géographie universelle». A travers les pages consacrées aux villes, le principal développement était donné à l'histoire et à l'évolution de la surface bâtie et du nombre d'habitants; la description des fonctions était très formelle et l'ensemble donnait l'impression d'être très clair avec des sous-chapitres très bien découpés et, — dans le meilleur des cas — quelques relations linéaires apparaissaient. Par exemple: «la ville s'accroît parce que de nouvelles activités ont été implantées», mais aucune analyse précise n'était faite des relations complexes, de l'approche dialectique et des effets de rétroaction (feedback), qui semblent essentielles pour approfondir la connaissance des villes.

Le livre de Raoul Blanchard sur Annecy (1957) est une bonne illustration de cette atti-

tude: c'est une description vivante, avec 96 pages consacrées à l'évolution historique sur le total de 192 pages. L'auteur lui-même, a donné un sous-titre: «Essai de géographie urbaine». Dans la seconde partie du livre, il décrit chaque fonction une par une et ensuite donne un portrait des différentes parties de la ville. Cette présentation des quartiers est le travail le plus géographique du livre car elle apparaît sous une forme de synthèse globale. Il y a aussi un chapitre sur la population qui annonce l'attention que les géographes vont porter progressivement aux aspects sociologiques: tendance qui existe encore actuellement.

Pendant cette période initiale, la *géographie urbaine générale* commence dans les années 50. Le livre de Pierre George «La Ville» (1952) est un travail pionnier. Dans les 36 premières pages, il définit le champ de la géographie urbaine: «La méthode est donc totalement tracée: l'histoire générale, la connaissance des systèmes économiques et sociaux, de leur genèse et de leur répartition dans le monde actuel, fournissent l'argument de la classification d'ensemble et de l'explication des types urbains». L'auteur estime que l'étude géographique doit partir du fait général pour aboutir aux faits particuliers et s'ouvrir à nouveau sur le fait général. Et au cours des 350 pages suivantes, il fournit une description de villes et de cités du monde entier, avec une division entre larges zones ayant chacune leurs propres caractéristiques historiques, démographiques, idéologiques... (Europe de l'Ouest, Amérique du Nord, Amérique latine, Pays socialistes...). Ayant une large documentation grâce aux monographies, faites précédemment par différents auteurs, et une vaste expérience personnelle, P.G. esquisse quelques classifications générales parmi les divisions régionales qu'il a tout d'abord retenues. C'est un premier pas vers une géographie urbaine générale.

Vers une géographie urbaine générale:

Est-ce que chaque ville est unique? Est-ce que —comme beaucoup de géographes français le pensent encore— un fait géographique diffère de tous les autres faits à la surface de la terre? Est-ce possible de trouver quelques caractéristiques communes, quelques règles générales parmi les milliers de villes qui existent dans le monde? Si le paysage, l'architecture

sont différents, peut-on cependant déceler quelques régularités de structure quelques traits de l'évolution ou de l'influence de régionale qui peut vent permettre de définir avec précision, et donc de classer, les villes qui existent et dont le nombre et la taille s'accroissent rapidement de nos jours. Quelques géographes ont eu cette hardiesse au cours des années 60. Les documents accumulés par les géographes eux-mêmes mais aussi par les historiens, les économistes, les sociologues, les urbanistes etc... ont permis de tenter une esquisse de géographie urbaine générale. Et je ne crois pas être trop hardie en disant que ces premières tentatives ont été plus ou moins françaises. Pierre George a écrit un « Précis de géographie urbaine » en 1961. Georges Chabot et moi-même avons publié un «Traité de géographie urbaine» en 1964. Au même moment paraissait le livre de R. Murphy «The american city» (1966). Notre propre Traité était si nouveau qu'il fut, presque immédiatement, traduit en huit langues étrangères. Il comprenait cinq parties: la ville dans le monde, les fonctions urbaines, les caractéristiques de l'espace urbain, la vie dans les villes, et les villes et l'organisation régionale. Des types choisis pour illustrer ces différentes parties étaient pris dans le monde entier. Si je peux donner un jugement sur cette production à laquelle j'ai participé, je dirai que c'était une assez bonne synthèse de la littérature existant, à cette époque, sur le sujet, aussi bien en France que dans beaucoup de pays étrangers, avec une bibliographie internationale. Et quelques approches étaient novatrices, notamment dans les parties 3 et 5.

Un environnement favorable:

Il serait très injuste de ne pas mentionner les facilités et même l'impulsion que divers événements ont donné à cette branche de la géographie. Après la dernière guerre mondiale, la France a eu à reconstruire des villes dévastées et à faire face à un transfert rapide des ruraux vers les villes: il fallait donc produire des centaines de milliers de logements neufs, à la fois pour améliorer la qualité de l'habitat (qui était particulièrement médiocre) et pour loger une population qui s'accroissait rapidement, grâce à une forte reprise de la natalité après une longue stagnation entre 1900 et

1940. Cette entreprise devait se faire dans le cadre d'une planification récemment instaurée (1946) et avec un souci d'urbanisme également nouveau en France. De nombreux spécialistes ont été intéressés — et même souvent poussés à s'intéresser — à cette entreprise dynamique. Il fallait recenser les logements insalubres et leur population, étudier les plans d'urbanisme, imaginer des solutions pour animer et desservir les quartiers ou les morceaux de villes que l'on bâtissait un peu partout. Dans cet environnement, les géographes avaient leur chance et ils l'ont eue doublement: d'une part, grâce à leur collaboration avec les administratifs, les concepteurs, les bâtisseurs; d'autre part, parce que les architectes et les futurs architectes et maîtres de programme, voulant se faire urbanistes se découvrirent le besoin d'un vernis plus ou moins épais de sciences sociales. On assiste donc à la création de cours adaptés pour les architectes, ingénieurs et autres spécialistes de la construction, en géographie, économie, sociologie...

A travers ce double rapprochement, des géographes ont évolué: ils sont devenus plus pragmatiques et plus réalistes et cela c'est traduit dans leurs recherches et dans leurs publications. Une nouvelle dimension est apparue: celle de la pratique et de l'utilité. Tous les géographes n'ont du reste pas été enthousiasmés de cette tendance. Nous y reviendrons.

A cet aspect concret de modifications des conditions générales, il faut ajouter d'autres faits, résultant de la rapide évolution technique de cette deuxième moitié du XX^e siècle: l'apparition de l'ordinateur, qui abrège considérablement les aspects matériels de la recherche (calculs, cartographie automatique...), libère du temps mais aussi exige une réflexion préalable très sérieuse pour ne pas aller au hasard des observations ou des interprétations subjectives, souvent superficielles. Son utilisation impose, au contraire, une collecte soignée des données (donc une connaissance initiale du fait à étudier, des caractéristiques par lesquelles on peut, éventuellement, l'appréhender et ensuite une interprétation rigoureuse des résultats de diverses opérations programmées.

L'informatique est un remarquable outil, non une machine à penser!

Cette révolution technique est venue à point pour sous-tendre le travail du géographe et en

changer certaines perspectives. A l'observation de phénomènes immédiatement visibles, elle ajoute une possibilité de découvrir des rapports cachés, parfois très complexes et indécélabes par les moyens traditionnels, ou beaucoup plus longs à mettre éventuellement en évidence. Elle tombe exactement à point par rapport à l'évolution épistémologique.

Les géographes français ont, en effet, commencé à s'interroger sur la définition et le contenu de la géographie, comme l'avaient déjà fait avant guerre certains collègues étrangers, notamment parmi les Anglo-saxons et les Suédois. La géographie est-elle une science, définit-elle des lois, quelle est sa méthode et quels sont ses rapports avec les autres sciences; autant de questions soulevant des discussions passionnées. Et les études urbaines nécessitées par le réaménagement du territoire, en subsistent particulièrement les effets surtout dans deux domaines: la structure sociale de la ville et ses relations avec les alentours, ce que l'on appelle généralement la région. On voit immédiatement le lien avec les deux points précédents: pour avoir un avis à donner, le cas échéant, à propos de la transformation, de la création d'une ville, il faut avoir eu une expérience multiforme sur ce que l'on peut faire et qui donnera tel ou tel résultat. Il faut donc comparer et classer les documents pour en tirer les conclusions générales utilisables. Deux démarches sont alors possibles: celle de l'économiste qui raisonne sur un schéma et propose une solution rationnelle; celle du géographe qui prend en compte des recherches empiriques multiples et essaie d'en tirer un ligne de conduite.

Mais comment comparer et classer sans étalon? Tout chercheur engagé dans ce processus doit donc définir une norme, c'est-à-dire faire un *modèle*. Or, en géographie urbaine, le modèle n'est pas simple: il doit présenter les éléments (espace, société, forces en jeu...) en eux-même, certes, mais aussi dans leurs interrelations complexes. C'est alors l'intégration du fait urbain, qui nécessite une théorie plus générale, susceptible à la fois de définir et d'expliquer la ville même, et le mécanisme de son évolution et les multiples facettes de son rôle.

J'envisagerai donc successivement trois facteurs de l'évolution de la géographie urbaine: le lien avec l'action, le souci de la formulation, la recherche d'une théorie du fait urbain.

II. LES GRANDES OPTIONS

L'engagement dans l'action:

Longtemps les géographes française ont en-vié leurs collègues étrangers qui participaient à la vie politique, administrative ou économique de leur pays: les Polonais dans maintes commissions officielles, régionales ou nationales, les Brésiliens au sein de l'IBGE (Institut Brésilien de Géographie et de Statistiques); les Anglais qui, dès avant la guerre, confiaient entre autres, à LD Stamp le soin de faire les cartes de l'utilisation du sol en Grande-Bretagne.

Les Français n'avaient que peu de contacts hors université. Et les premières manifestation de la *Géographie appliquée*, dans notre pays, se sont heurtées à l'ostracisme de certains collègues profondément et, avant tout, universitaires. Tel fut le cas de Max Sorre, qui dans ses dernières années, repoussait ce qu'il considérait comme un abaissement par rapport à la recherche pure et désintéressée, baptisée «fondamentale». Pierre George a parlé de «compromissions utilitaires». Pourtant la création d'une commission à l'UGI (1960) et la présidence confiée Michel Philipponneau, un des pionniers dans ce domaine, traduisent bien la séduction de cette nouvelle orientation possible sur quelques uns d'entre nous.

Divers événements ont suscité cet important mouvement en France. Tout d'abord la planification, dès 1946; puis l'aménagement du territoire officialisé à partir de 1950 dans le cadre du Ministère de la Construction et concrétisé par la mise en place de divers organismes au cours des années 50 (telle que la Commission de l'aménagement du territoire où ont siégé plusieurs collègues dont Philippe Pinchemel). Enfin, l'établissement de la DATAR en 1963, couronne l'ensemble. Les premiers bénéficiaires de ces nouvelles institutions ont été les économistes, puis les sociologues. Les géographes n'ont pris pied, de manière significative, dans ces groupes que plus tard, quand apparurent les mécomptes des économistes trop systématiques et les dangers d'une sociologie trop souvent exubérante. Mais il faut bien souligner que l'avance des géographes dans le domaine de la planification, de l'urbanisme, de l'aménagement régional, est une aventure encore fragile, limitée à quelques individus ou à quelques instituts universitaires qui travaillent

sur contrats avec des services administratifs (municipalités...), régionaux ou nationaux (Datar, ministères différents...).

Pourtant, cette nouvelle orientation est très précieuse. Dans les actions concernant les villes et l'urbanisation, les géographes connaissent un environnement différent de celui de l'université. Ils sont en contact avec des représentants de plusieurs sciences sociales, des administrateurs, des financiers. Il leur faut donc un nouveau vocabulaire et aussi une nouvelle ouverture d'esprit. Il ne s'agit plus de la connaissance documentaire ou de problèmes scientifiques, qui n'engagent que leur auteur. Il faut tenir compte d'autres approches (architecte, ingénieur, représentant politique élu...) et mettre au premier plan les considérations financières et idéologiques (c'est à dessein que je place les finances en premier lieu car, quelle que soit l'idéologie politique, on ne peut rien faire sans financement suffisant sous peine de risquer d'aboutir à des impasses ou à des catastrophes). C'est une autre optique qu'il faut adopter, dominée par un sens aigu des responsabilités.

Entrer dans le domaine de la vie pratique est, à mon sens, une louable ambition; encore faut-il que les hommes de terrain aient quelque chose à recevoir de nous. Mais pour cela, la description n'est pas suffisante. Le grand principe de Bacon, est très fréquemment oublié en France: «Savoir afin de prévoir. Prévoir afin de pourvoir». Très souvent d'importantes actions s'engagent au jugé. Les économistes ont très tôt et très fortement obtenu l'audience des planificateurs: ils apportaient des solutions théoriquement parfaitement rationnelles, condensées souvent sous une forme mathématique. Une autre catégorie de spécialistes avaient aussi un rôle de premier plan: les sociologues. Il restait aux géographes à comprendre le langage des autres disciplines qui les avaient devancés, et à introduire leur spécificité dans l'organisation des courants d'action qui existaient en-dehors d'eux. Et cette spécialité, c'est *l'espace*: non pas l'espace théorique des géomètres, mais l'espace pratique, l'espace produit, suivant la terminologie proposée par le sociologue H. Lefèvre.

Cet espace des géographes où peut-il mieux se trouver utilisé, transformé, parfois même semblant aboli dans ses manifestations physi-

ques, que dans les villes? La question est alors posée de l'espace et de la *société* qui l'occupe, non pas seulement au présent, mais au passé et au futur. Les rapports entre eux étant en permanence dialectiques. Une telle position peut permettre de conserver l'unité de la géographie que certains, considérant la toute-puissance de l'homme, voudraient enfermer dans la géographie humaine. (Cette dernière position est tout aussi critiquable que celle des déterministes qui, au début du siècle, mettaient l'accent impérativement sur les contraintes du milieu naturel). La morphologie urbaine, l'originalité des quartiers, la ségrégation sociale étant bien souvent, en partie par l'intermédiaire des coûts en rapport avec les données originelles du milieu physique. Et c'est une perspective que doit soutenir le géographe parmi les représentants des autres sciences sociales et ceux des techniciens: les géographes français ont, je crois, trouvé le créneau.

La recherche des formulations:

L'engagement dans l'action a une autre exigence. S'il est évidemment nécessaire de connaître particulièrement les faits ou les lieux sur lesquels on peut agir, il est aussi indispensable d'en analyser la structure interne, de telle manière qu'on puisse, éventuellement, les reconstituer comme un scientifique répète une expérience de laboratoire. Il faut donc les décomposer en éléments, puis analyser leur agencement global et établir aussi exactement que possible, dans toute leur complexité, leurs rapports réciproques. Mais il ne suffit pas, comme à l'université, de définir des problèmes, de constater des faits, il faut également essayer de trouver des solutions ou des améliorations. C'est aussi l'attitude du savant dans un laboratoire. Le laboratoire du géographe, c'est la ville. Pour ce faire, à quoi sert une monographie isolée? Comment caractériser un phénomène et chercher à le supprimer ou à l'aménager si l'on n'a pas de repères, de point de comparaison bien défini et comment préparer une solution si l'on n'a pas une idée abstraite, précise et claire des processus qui sont mis en oeuvre dans le cas considéré? A cette double exigence, le géographe urbain a répondu, d'abord en empruntant des méthodes à d'autres sciences plus précises et en les adaptant à ses préoccupations.

Les économistes en France et à l'étranger ont proposé depuis longtemps un certain nombre de lois, empruntées souvent elles-mêmes aux disciplines proprement scientifiques. Il existe en France, tout une école d'économie spatiale, dont les publications se révèlent très proches des préoccupations des géographes, tout comme les adeptes de la Regional Science aux Etats-Unis. François Perroux et ses disciples dont J. Boudeville, malheureusement mort prématurément, ont développé la théorie des pôles de développement en conviant les géographes à tenter des vérifications empiriques de leurs hypothèses. D'autres ont écrit des traités d'économie urbaine, allant dans un domaine parallèle à celui de graphes, plus loin que ceux-ci eux-mêmes (cf. les travaux de F. Guyot, Ph. Derycke, P. Aydalot, C. Ponsard...) Il s'impose de reconnaître l'influence que cet aspect de l'économie a eue sur les travaux des géographes en France. Ils y ont gagné une ouverture à des préoccupations nouvelles comme les mécanismes financiers, la circulation des capitaux, les composantes d'un budget, la fonction et le rôle des prix et tout cela enrichit l'arsenal de leurs thèmes en géographie urbaine. Ils ont aussi emprunté à leurs collègues un certain mode d'expression mathématique et le souci de quantifier leurs observations ou leurs descriptions. Ils ont également ambitionné de développer l'utilisation des modèles: critiquant souvent le schématisme des formulations mathématiques, comme notamment, A. Bailly et P. Claval, ils ont cherché à y introduire une représentation du concret ou tout au moins de l'aléatoire. Certains ont naturellement discuté de l'opportunité de se servir ou de proposer de tels schémas. D'autres, comme S. Rimbart, ont souligné les précautions à prendre pour les géographes dans ce domaine.

L'élaboration et l'expansion des modèles font prendre conscience de certaines régularités et de certains processus parallèles, mais aussi des nuances ou même des divergences quant aux réactions et donc quant aux résultats recherchés. Apparaît alors l'obligation de tenir compte du comportement humain. C'est un aspect psycho-sociologique, proche de l'Ecole behaviouriste aux Etats-Unis, et du reste, marchant sur ces traces en les développant (cf. M. Bertrand, A. Frémont, A. Metton). Les publications sur l'Espace perçu, l'Espace

vécu, se sont multipliées, démontrant comment le même fait peut être interprété de manière très différente, en fonction de nombreux paramètres et faisant, ressortir, sur le plan théorique, les difficultés de généraliser et de modéliser tandis que, sur le plan pratique, on constate la diversité des choix et l'éclosion des associations de toutes sortes soutenant, en face des pouvoirs, les aspirations des citoyens concernés.

Ces fluctuations ont servi les géographes urbains: elles leur ont ouvert de nouvelles voies; elles les ont incités à la prudence, non à l'abandon. Le modèle a un rôle à jouer en géographie, même si c'est un rôle négatif, par exemple pour définir les exceptions à la règle générale. La formulation du géographe doit donc être rigoureusement logique, rechercher l'expression la plus précise, aller si possible jusqu'au graphe ou au schéma et même à l'expression mathématique. Des travaux de Bernard Marchand, Pierre Merlin, A.S. Bailly... reflètent cette attitude modérée, à la fois réceptive et critique, qui est la position moyenne des spécialistes français.

A la recherche d'une théorie du fait urbain:

Parallèlement à cette offensive quantitative et à cette recherche de nouvelle formulation, s'est déroulée une opération toujours à l'ordre du jour: c'est une tentative pour élaborer un arrière plan conceptuel. Les années qui ont suivi la guerre ont vu éclore un mouvement très fort revendiquant pour la géographie une place parmi les «sciences». «Avec les années 60, les géographes, français en particulier, entrèrent dans une période doute, de malaise, voire de "tourment". Le domaine, l'unité, l'utilité et les méthodes de la géographie sont remis en cause.» (J.B. Racine). Le mouvement s'est encore amplifié avec les répercussions de la crise universitaire et sociétale de 1968. Les critiques et les désaccords s'accrochèrent à un substratum politique. Les «classiques» se retrouvèrent assimilés aux conservateurs, tandis que, les partisans des nouvelles méthodes furent traités comme des «révolutionnaires». Une des plus importantes manifestations de cette opposition a été la mise en valeur lancée par les uns, critiquée par les autres, de certains

écrits marxistes. Ceci a contribué à orienter une partie de la recherche, de la part des partisans aussi bien que des adversaires, vers les thèmes sociaux, la lutte des classes, le rejet du capitalisme, la condamnation de la société de consommation. Parallèlement, l'approche dialectique y était prônée comme la seule capable de faire progresser la discipline (G. Burgel), jusque la plus riche en description qu'en concept.

Tirer des conceptions abstraites générales du fourmillement de documentation et de réalisations de la grande période d'urbanisation que connaît le monde actuel et, en particulier, la France, peut paraître une sorte de défi, en tous cas, une hardiesse peut-être prématurée. C'est cependant ce que tentent quelques géographes. Paul Claval, dans la conclusion de son livre si riche sur la «Logique des villes» pense être arrivé à une «théorie unitaire de la ville»: «Les villes naissent du besoin de communiquer qui est commun à tous les hommes et que le progrès technique aiguise et permet en même temps de mieux satisfaire... La cité naît de la volonté de maximiser l'échange social et crée, de ce fait, des avantages individuels et collectifs. L'ordonnance des réseaux urbains et celle de l'espace de chacun des centres qui les composent s'expliquent par là». (p. 72, 574). Cette conception de la «logique» urbaine est certainement à considérer avec faveur.

J'ai moi-même tenté d'analyser le rôle de la ville en tant que pièce fondamentale fonctionnelle de l'organisation de l'espace: pôle structurant ou destructurant dans une phase initiale, rouage de transmission efficace dans les cas les plus évolués. Cette analyse implique l'adoption d'une position en faveur d'une *conception systémique* que me paraît une des options les plus fécondes de la géographie actuelle. La prise en considération des interrelations complexes entre différents éléments, appartenant à la fois soit au milieu naturel, soit au domaine de la vie et de la société, est une perspective essentiellement géographique. Il s'agit, bien entendu, d'une sorte de système et surtout de la forme de raisonnement qu'elle suscite et de l'attitude qu'elle impose, qui sont essentielles non seulement en géographie urbaine mais, en général, dans toute analyse se réclamant de la géographie.

III LES GRANDS COURANTS ACTUELS:

Dans cette géographie en pleine évolution, on peut distinguer au moins trois courants car il serait faux de présenter les orientations des géographes français comme unanimes et il vaut sûrement mieux presque de parler de «géographes étudiant les villes» que d'une géographie urbaine, tant l'ouverture du champ de recherche s'est diversifiée au cours de ces dernières années.

Le courant classique:

Ce courant est dans la ligne directe de la géographie traditionnelle. Il fait une large part au développement spatial avec appui historique; il définit et caractérise toutes les fonctions urbaines et toutes les physionomies des différents quartiers; il se préoccupe des hiérarchies, des zones d'influence, de certains aspects de l'urbanisme. Par rapport aux études antérieures de la même veine, il s'enrichit de considérations plus nouvelles comme l'appréciation de la population en tant que force de travail, les notions de confort relatif et de coûts économiques, des évocations de problèmes techniques et de solutions nouvelles... On pourrait allonger la liste car aucun thème des spécialistes qui s'occupent de l'espace urbain n'est négligé. On peut citer comme exemple parfait de ce type, le manuel (qui porte, du reste ce titre) de J. Bastié et B. Dèzert. C'est un ouvrage remarquablement fait et illustré qui apporte une énorme documentation en 25 chapitres se succédant de manière linéaire et indépendante. Chaque chapitre traite d'un problème mais les grandes liaisons fondamentales entre les phénomènes, qui sont précisément la raison d'être de la géographie urbaine, n'existent pas. Cette conception descriptive de l'espace, aussi améliorée soit-elle par des soucis de coûts éventuels et de contacts avec les planificateurs, laisse le géographe insatisfait. Les auteurs font remarquer avec justesse dans une courte introduction que, devant le foisonnement des informations, «on voudrait pouvoir pratiquer toutes les sciences à la fois ou les fusionner en une seule: la science des villes».

Au même courant, on peut rattacher un certain nombre de publications qui montrent l'introduction dans les préoccupations des géographes de thèmes nouveaux. On ne peut tout

citer: le rôle des capitaux (J. Labasse et E. Dalmasso), les problèmes sociaux (R. Ferras, G. Burgel, M. Roncayolo), la prise en considération de la planification (C. Chaline), les fonctions administratives, financières, hospitalières (M.J. Bertrand, J. Labasse...) et tant d'autres, impossibles à énumérer tous. Toutes ces publications traitent de points de vue nouveaux mais toujours envisagés avec un souci de localisation dans l'espace urbain. Cette préoccupation est une des caractéristiques des «Atlas régionaux» publiés en France entre 1960 et 1980: ces ouvrages cartographiques ont souvent abouti à une représentation très détaillée de l'utilisation du sol dans les villes principales. Comme travaux particulièrement remarquables, on peut citer les Atlas de Paris et de la région parisienne, du Languedoc-Roussillon, de Midi-Pyrénées... où les grandes villes sont étudiées par îlot. Ce type d'analyse cartographique détaillée peut être consacré à un seul élément: ainsi l'Atlas commercial de Bordeaux.

Il faut enfin retenir parmi ces publications du courant classique, les études de réseaux. Celles-ci reposent en grande partie sur la hiérarchisation des fonctions et des équipements proposée par M. Rochefort, auteur également d'une thèse importante sur la vie urbaine en Alsace. C'est à la même famille qu'il faut rapporter les travaux de R. Dugrand sur le Languedoc, de B. Kayser sur la Côte d'Azur; de Y. Babanaux sur les Pays de la Loire... Ce genre d'études associant la structure interne des équipements et le rayonnement hiérarchisé des villes sous une forme très concrète, semble bien une spécialité française. Le même exercice a été fait à l'échelon national. Le premier essai a été la carte sur les zones d'influence des villes de plus de 50.000 habitants construite par Georges Chabot (1971). Une collection de six volumes sur «La France des villes» (J. Beaujeu-Garnier Ed.) due à la collaboration de 49 géographes français, présente les aires de rayonnement superposées et imbriquées de l'ensemble du réseau urbain. Les villes qui le constituent sont décrites et classées dans le livre de P. Barrère et M. Cassou-Mounat: Les villes françaises. On pourrait allonger la liste. Les travaux du courant classique sont nombreux, précis et constituent un témoignage important de l'activité de très nombreux chercheurs.

Les conquêtes quantitatives:

S'intéresser à un domaine de recherche comme la ville, s'accompagne presque inévitablement de préoccupations de mesures. C'est une question permanente que la définition de la ville, la plupart des statistiques officielles admettant un critère numérique pour la diversification entre population urbaine et population rurale: en France la base est à 2.000 habitants groupés, ce qui suscite maintes discussions. Beaucoup d'auteurs la mettent plus haut. Philippe Pinchemel, auteur de la première étude statistique générale sur l'ensemble de la France (*Le fait urbain en France*) a pris le parti que de ne considérer que les villes de plus de 20.000 habitants. Cette étude, parue en 1963, et basée sur le recensement de 1954, fournit d'excellents et très utiles tableaux chiffrés sur l'urbanisation de la France, la croissance urbaine, les structures professionnelles et les fonctions. L'auteur, dans l'avant-propos, mentionne le travail fait antérieurement avec un urbaniste sur «Les niveaux optima des villes» et il le présente comme une grande nouveauté: «pour la première fois en France, un ensemble de villes n'était plus étudié sous la forme classique de monographies, mais analysé comparativement». C'est cette analyse, fondée sur des calculs multiples de taux variés à propos de structures urbaines, qui a été étendue et sophistiquée, ce qui a permis de tester plusieurs affirmations des modèles urbains proposés antérieurement par certains chercheurs et spécialistes états-uniens et suédois, ayant déjà une longue pratique des traitements des données quantitatives (cf. notamment p. 255-259). Et il faut retenir la conclusion du livre: «la plupart des conclusions auxquelles nous parvenons recourent celles auxquelles sont parvenus de chercheurs étrangers Alexander, Morrisett, Nelson... (cf. p. 309). Cette remarque est un jalon qui mérite d'être pris en considération dans la polémique entre quantitativistes et anti-quantitativistes.

En dehors de cette orientation statistique, traitée par des procédés classiques, il faut faire une place aux possibilités offertes par l'informatique dont on a déjà signalé les avantages. Grâce à ce moyen, la complexité des relations est analysable et reproductible, ce qui permet l'établissement de modèles et la vérification des hypothèses. Tous ces aspects favorables reposent évidemment sur l'existence de don-

nées par les organisations statistiques, les enquêtes, les fichiers... et sur des méthodes de traitement judicieuses et appropriées. Pierre George a critiqué ces méthodes en y voyant «un nouveau déterminisme»: le géographe serait lié par les données fournies à l'ordinateur. Mais de toute manière, le géographe n'est-il pas tributaire de sa documentation? En fait, ce courant d'opposition est maintenant neutralisé: l'informatique est entrée dans la discipline; elle s'est banalisée et les jeunes géographes, s'ils le désirent, peuvent y être initiés dès leur première année d'université.

Une large majorité de géographes utilisent donc maintenant l'outil informatique et des stages ou des colloques leur permettent d'améliorer leur propre formation et celle de l'outil de travail. Un récent numéro des «Annales de Géographie» (n° 511: mai-juin 1983) montre où en est actuellement la géographie française dans ce domaine. Ce même numéro renferme un article de Thérèse Saint-Julien et Denise Pumain qui montre bien l'importance de l'évolution survenue. Les publications de ces deux chercheuses sont un témoignage instable: par un livre commun, puis par deux thèses séparées, par de nombreux articles, analysant l'organisation du réseau urbain française, ses déformations et ses transformations au cours des années, elles proposent des classifications originales et des conclusions nouvelles sur les facteurs, les caractéristiques et les effets de la croissance urbaine. On retiendra deux phrases très significatives de l'article cité des «Annales de Géographie»: «Nul ne saurait aujourd'hui contester le bond qualitatif que le recours à l'analyse multivariée a permis dans la connaissance du phénomène urbain contemporain... ce qui était à l'origine simple perfectionnement technique, est progressivement devenu source d'une démarche scientifique». (p. 337).

La nouvelle géographie urbaine:

J'emprunte ce titre à un petit livre de Paul Claval qui a présenté une vue rapide et suggestive de «la nouvelle géographie». Que peuvent désigner ces termes en ce qui concerne les études urbaines? Il est bien délicat de résumer en quelques pages 50 ans de recherche faite par plus de cent spécialistes. Si les extrêmes des deux grands courants sont bien dessinés, leurs frontières sont mal définies et déjà se multi-

plient les publications conservant les qualités exposées des thèmes classiques, vivifiées par le souci des méthodes modernes, à la fois sur le plan quantitatif et sur le plan des préoccupations des méthodes déductives. Le volume de Paul Claval, déjà cité, est très illustratif de cette maturité. Elargie, approfondie, systématisée, l'analyse urbaine prend un intérêt accru non seulement pour les représentants de la discipline, mais aussi pour les planificateurs et les politiques. La géographie urbaine devient de plus en plus applicable; en tous cas, susceptible de servir ceux qui ont le souci de décider et de construire. On peut cerner des problèmes nouveaux, construire des hypothèses inédites et offrir des possibilités de réalisation ou de correction. A cet égard, une thèse comme celle de Bernard Marchand sur Los Angeles est un exemple excellent de l'intégration des méthodes nouvelles dans une perspectives

relativement classique. Dans bien d'autres «dans la course». Plus concrète et descriptive que celle d'autres écoles étrangères, elle se domine que la géographie urbaine, on peut faire la même observation mais cette branche est particulièrement active et démonstrative. La publication prochaine de cet ouvrage B. Marchand, en anglais, permettra, sans doute, une confrontation intéressante.

La conclusion de ce bref papier est évidente. La géographie urbaine française est bien préoccupée néanmoins d'introduire les méthodes les plus modernes. Considérée un moment comme conservatrice, elle donne, au contraire, l'exemple d'une belle vitalité. Pour ma part, je crois que cette balance entre classicisme et nouveauté est une bonne formule: la ville est un organisme complexe, un champ d'étude idéal pour le géographe.

BIBLIOGRAPHIE

Il est impossible de donner une liste de toutes les publications françaises concernant la géographie urbaine même pour les années récentes. J'ai donc pris le parti de citer seulement les ouvrages les plus «scientifiques». Ceux qui sont précédés d'un astérisque sont cités dans le texte de l'article, ce qui permet de les retrouver rapidement. Les publications de géographie urbaine en France se trouvent dans les thèses, dans des manuels et des livres généraux, dans de nombreuses revues, nationales ou régionales, dans les publications de La Documentation Française, organisme pédagogique et documentaire. La liste qui est donnée ici n'est pas exhaustive et on pourra se reporter aussi avec profit à la bibliographie donnée dans l'ouvrage de Philippe Pinchemel: «La France» (deux volumes, Paris 1981. cf. p. 387-401).

AYDALOT, P.; DECOSTER, E. et HENRARD, J.: *Critique de l'économie urbaine*. Paris, 1976. Cujas, 273 p.

BABONAUX, Y.: *Villes et régions de la Loire moyenne*. (Thèse d'Etat, 744p.). Paris, 1966.

BAILLY, A. S.: *Organisation urbaine. Théories et modèles*. Paris, 1975. CRU, 274 p.

BAILLY, A. S.: *La perception de l'espace urbain*. CRU, 1977. 264 p.

BARBIER, P.: *Les villes et centres des Alpes du Sud*. Gap. Ophrys, 1969. 421 p.

BASTIÉ, J.: *La croissance de la banlieue parisienne*. Paris, 1964. PUF, 664 p.

BASTIÉ, J. et DEZERT, B.: *L'espace urbain*. Paris, 1980. Masson, 385 p.

BASTIÉ, J. et BEAUJEU-GARNIER, J.: *Atlas de Paris et de la région parisienne*. (Ed) Paris, 1967. Berger-Levrault, 2 vol.

BEAUJEU-GARNIER, J.: *Géographie urbaine*. Paris, 1980. Colin Ed., 360 p.

BEAUJEU-GARNIER, J.: *Atlas de Paris et de la région parisienne*. (co-ed. avec J. Bastié).

BEAUJEU-GARNIER, J.: *Atlas et Géographie de la région Ile-de-France*. Flammarion, 1977. 2 vol. 245 et 243 p.

BEAUJEU-GARNIER, J.: *La France des Villes*. Paris, 1978-1980. (Ed) La Documentation Française. 6 vol.

BEAUJEU-GARNIER, J. et CHABOT, G.: *Traité de Géographie urbaine*. Paris, 1963.

BEAUJEU-GARNIER, J. et DELOBEZ, A.: *Géographie du commerce*. Paris, 1977. Masson Ed.

BEAUJEU-GARNIER, J. et REICHMAN, S.: *Urbanisation contemporaine et justice social*. Jérusalem, 1979. (Ed).

BERTRAND, M. J.: *L'impact géographique du pouvoir exécutif sur les capitales nationales*. Paris, 1974. Thèse Génin, 1974. 511 p.

BERTRAND, M. J.: *Pratique de la Ville*. Paris, 1978. Masson Ed., 212 p.

BLANCHARD, R.: *Annecy: essai de géographie urbaine*. 1957, 200 p.

BORDE, J.; BARRERE, P. et CASSOUMONAT, M.: *Les Villes françaises*. Paris, 1980. Ed. Masson.

BOUDEVILLE, J.: *L'espace et les pôles de croissance*. Paris, 1968. PUF.

BURGEL, G.: *La condition industrielle à Athènes*. Paris, 1972. CNRS, 2 T. 291 p.

CARMONA, M.: *Le Grand Paris*. Thèse d'Etat. Paris, 1980.

CHABOT, G.: *Les Villes*. Paris, 1^{ère} édit. 1948.

CHABOT, G. et BEAUJEU-GARNIER, J.: *Traité de géographie urbaine*. 1963, 1^{ère} édit.

CHALINE, Cl.: *La métropole londonienne: croissance et planification urbaine*. Paris, 1968. Colin Ed. 256 p.

CLAVAL, P.: «La théorie des villes». *Revue géographique de l'Est*. 1968, Vol. 8. n.º 1-2, p. 3-56.

CLAVAL, P.: *Elements de géographie humaine*. Paris, 1974. Génin, 408 p.

CLAVAL, P.: *La logique des villes*. Paris, 1981. Litec, 635 p.

CLAVAL, P.: *La nouvelle géographie*. Paris, 1977. PUF, 128.

DALMASSO, E.: *Milan, capitale économique d'Italie*. Gap. Ophrys, 1971, 584 p.

DERYCKE, Ph.: *Economie et planification urbaine*. 2 vol. (1. L'Espace urbaine / 2. Théories et modèles) Paris, 1982. PUF, 408 et 402 p.

DEZERT, B.: *Activité industrielle et vie humaine en montagne*. Paris, 1975. Sedes, 168 p.

DEZERT, B. et VERLAQUE, C.: *L'espace industriel*. Paris, 1978. Masson Ed., 302 p.

DEZERT, B. et BASTIÉ, J.: *L'espace urbain*. Paris, 1980. Masson Ed., 383 p.

DUGRAND, R.: *Villes et campagnes du Bas-Languedoc*. Paris, 1963. PUF, 439 p.

FERRAS, R.: *Barcelone: croissance d'une métropole*. Paris, 1977. Anthropos, 616 p.

FREMONT, A.: *La région, espace vécu*. Paris, 1976. PUF, 223 p.

GEORGE, P.: *La ville, le fait urbain*. Paris, 1952. PUF.

GEORGE, P.: *Précis de géographie urbaine*. Paris, 1961. (2^{ème} Ed. 1974).

- GEORGE, P.: *Géographie active*. (en collaboration) Paris, 1964. PUF, 394.
- GUYOT, F.: *Essai d'économie urbaine*. Paris, 1968.
- KAYSER, B.: *Villes et campagnes de la Côte d'Azur*. Paris, 1958. 594 p.
- LABASSE, J.: «Les capitaux et la région». (Thèse d'Etat) *Cahiers de la Fondation Nationale de Sciences politiques*. Paris, 1955.
- LABASSE, J.: *L'espace financier*. Paris, 1974. Colin, 305 p.
- LABASSE, J.: *L'hôpital et la ville*. Paris, 1980. Hermann, 242 p.
- LAFERRERE, M.: *Lyon, ville industrielle*. Paris, 1960. PUF, 546 p.
- LAVEDAN, P.: *Géographie de villes*. Paris, 1936. Gallimard, 342 p.
- MARCHAND, B.: *La croissance de Los Angeles de 1940 à 1970*. Thèse d'Etat. Paris, 1977. (à paraître en anglais au début de 1984).
- MERLIN, P.: *Les transports parisiens*. (Thèse d'Etat). Paris, 1977. Masson.
- MERLIN, P.: *Les villes nouvelles*. Paris, 1969. PUF, 312 p.
- MERLIN, P.: *Méthode quantitative et espace urbain*. Paris, 1973. Masson.
- METTON, A.: *Contribution à l'étude géographique de l'appareil commercial de détail en banlieue parisienne*. (Thèse d'Etat). Paris-1. 1978.
- MICHEL, M.: *Le développement des villes moyennes à la périphérie de la région parisienne*. (Thèse d'Etat). Sorbonne Paris 1983 (inédit).
- LOUDART, P.: *Les grandes villes de la couronne de Paris, de la Picardie à la Champagne*. Paris, 1983. (Thèse d'Etat, inédit).
- PINCHEMEL, Ph.; BAKILI, A.; GOZZI, J.: *Niveau optimal des villes*. (Nord-Pas de Calais). Lille, 1959. CERES.
- PINCHEMEL, Ph. et CARRIER, F.: *Le fait urbain en France*. Paris, 1963. Colin, 375 p.
- PINCHEMEL, Ph. et divers: *La France*. 2 tomes. Paris, 1981. Colin.
- PIOLLE X.: «Les citadins et leur ville». Toulouse, Privat 1979. 433 p.
- PROST M.A.: «La hiérarchie des villes, en fonction de leurs activités de commerce et de services». Paris. Gauthier-Villars. 1965.
- PUMAIN, D. et SAINT-JULIEN, Th.: *Les dimensions du changement urbain*. Mémoire. Paris, 1978. CNRS, 204 p.
- PUMAIN, D.; SAINT-JULIEN, Th. et VIGOUROUX, M.: «Jouer de l'ordinateur sur un air urbain». *Annales de Géographie*, 1983, n.º 511. p. 331-346.
- RACINE, J. B.: «A la recherche de la géographie». *Cahiers de Géographie de Québec*, 01/1967. p. 63-77.
- RACINE, J. B. et REYMOND, H.: *L'Analyse quantitative en géographie*. Paris, 1973. PUF.
- RIMBERT, S.: *Les paysages urbains*. Paris, 1973. Colin, 244 p.
- ROCHEFORT, M. et HAUTREUX, J.: *Le niveau supérieur de l'armature urbaine française*. Commissariat Général du Plan. Paris, 1963.
- ROCHEFORT, M.; DEZERT, B. et DALMASSO, E.: *Les activités tertiaires, leur rôle dans l'organisation de l'espace*. Paris, 1976. SEDES, 3 fas.
- ROCHEFORT, M.: *L'organisation urbaine de l'Alsace*. Publication de l'Université de Strasbourg, 1960. (Thèse d'Etat).
- RONCAYOLO, M.: *Croissance et division sociale de l'espace urbain. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*. (Thèse d'Etat) 1981.
- ROULEAU, B.: *Le tracé des rues de Paris*. Publication CNRS, 1975. 132 p.
- SAINTE-JULIEN, Th.: *Croissance industrielle et système urbain*. Economica. Paris, 1982. 280 p. (Thèse d'Etat). cf. collaboration avec PUMAIN, D.
- THIBAUT, A.: *Villes et campagnes de l'Oise et de la Somme*. Centre de Documentation Pédagogique de Beauvais. 1976. 188 p.